

MATHÉMATIQUE ET ANTHROPOLOGIE DANS UNE ÎLE DE L'OCÉAN INDIEN

Christian BARAT

Lorsque Dominique Tournès, responsable du département de mathématiques de l'Institut universitaire de formation des maîtres, et Daniel Berthe, président local de l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public, les deux principaux organisateurs du colloque « L'océan Indien au carrefour des mathématiques arabes, chinoises, européennes et indiennes », ont demandé, sur le conseil de l'indianiste Soucé Antoine Pitchaya, aux enseignants de l'Ila, spécialistes de chinois, d'arabe, de hindi et de tamoul, de participer à ce colloque, nous avons répondu affirmativement avec enthousiasme. Mais lorsqu'ils m'ont dit qu'ils souhaitaient que je fasse une conférence plénière à l'ouverture de ce même colloque, j'ai d'abord posé la question : « Un anthropologue a-t-il sa place dans un colloque de mathématiques ? » La réponse n'aurait pas forcément été évidente pour des partisans purs et durs d'une mathématique réputée science exacte et universelle. Mes interlocuteurs, convaincus qu'il n'y avait pas incompatibilité, ont insisté et j'ai accepté de relever le défi. J'ai alors proposé deux thèmes de réflexion pour mon auditoire :

1. N'y a-t-il pas des anthropologues qui ont l'ambition de donner à leur approche de la réalité les attributs d'une science exacte ? A l'opposé, le mathématicien échappe-t-il à sa culture ?

2. La Réunion, carrefour de l'océan Indien n'est-elle pas l'île idéale pour cette rencontre de chercheurs et enseignants sensibles à la « couleur culturelle » des mathématiques ?

Je ne vais pas, ici, imposer à un éventuel lecteur le contenu exhaustif de mon intervention, mais rappeler quelques évidences essentielles.

Chacun sait, comme l'écrit Nigel Barley en avant-propos de son livre *Not a hazardous sport*, traduit sous le titre *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, que « la tradition veut que les anthropologues écrivent sur les autres peuples des monographies académiques ». Barley ajoute avec un humour caustique : « Les auteurs de ces livres austères sont omniscients et leur vision olympienne. Ils possèdent la formidable faculté de comprendre une société encore mieux que les indigènes qui la composent. Ils ne commettent jamais d'erreurs et personne ne peut les tromper. Il n'y

a aucune impasse sur les cartes des cultures étrangères qu'ils proposent. Ils sont inaccessibles à l'émotion. Ils ne sont jamais enthousiastes, jamais déprimés. Et surtout ils n'éprouvent ni amour ni haine pour les gens qu'ils étudient. »

Il appartiendra au lecteur de faire la part du vrai et du faux dans ce jugement effectivement applicable à certains anthropologues et qui montre les limites de la discipline. Néanmoins, l'une des missions de l'anthropologue est d'analyser la distance entre le sens commun – façon de penser du monde profane, reposant sur des prénotions, c'est-à-dire les notions employées avant que leur sens scientifique n'ait été élaboré – et la perspective scientifique. Cette distance aurait un fondement réel puisque certaines catégories de la pratique sont si complexes qu'elles en deviennent impensables, mais elle a été exagérée, conduisant à la méconnaissance des ressources savantes des énoncés quotidiens, heureusement soulignée par les interactionnistes, les ethnométhodologues et les tenants de la phénoménologie.

Alfred Louis Kroeber (1876-1960), américain d'origine allemande, anthropologue, archéologue et passionné de linguistique et de sciences naturelles, qui travailla avec plusieurs groupes indiens de l'Ouest américain, et Clyde Klückhohn (1905-1960), américain, ethnologue spécialiste des indiens Navajos, qui développa la notion de *pattern* (patron culturel), ont recensé près de trois cents définitions de la culture. Elle peut être simplement définie comme l'ensemble des connaissances et des comportements (techniques, économiques, rituels, religieux...) qui caractérisent une société humaine. La culture n'est pas innée mais s'acquiert. Il n'existe pas d'homme sans culture. Dans une société complexe, chaque individu maîtrise une part du système culturel. Un fait est à la convergence de la nature et de la culture. On peut lire la culture à travers un fait.

Les mathématiques sont-elles universelles ? Les mathématiciens échappent-ils à leur culture ? Si la réponse est évidente pour ceux qui savent qu'un signe n'est motivé par aucune relation naturelle et logique avec la réalité, autrement dit, que le rapport du signe avec le réel est entièrement arbitraire, les intervenants de ce colloque sur l'histoire des mathématiques chinoises, arabes, européennes et indiennes démontreront aux autres, s'il en était besoin, que les mathématiques sont éminemment culturelles.

La réponse à la deuxième question sera aussi, par respect pour le lecteur, la plus concise possible.

La société réunionnaise est considérée comme faisant partie du monde créole né de l'expansion coloniale française aux XVII^e et au XVIII^e siècles dans les îles de la mer des Caraïbes et de l'océan Indien. Elle est située dans ce monde de l'océan Indien que l'on peut concevoir comme une vaste méditerranée favorisant, aux différentes époques historiques, les mouvements d'hommes, d'idées, d'objets culturels.

Un système de typifications s'est construit au fur et à mesure du peuplement de La Réunion. Le Réunionnais identifie dans sa société le « Blanc », le « Noir », le « Malbar », le « Tamoul », le « Zarab », le « Chinois », le « Créole », le « Zorèy », le « Malgache », le « Comorien »... Cette construction de la réalité peut le pousser à considérer que l'Autre ou Lui-même appartiennent à un noyau différencié voire à une ethnie et, à la limite, à tomber dans le piège des jugements stéréotypés.

Néanmoins la société réunionnaise se dessine d'emblée, après trois siècles d'immigration de Madagascar, d'Europe, d'Afrique, de l'Inde, de la Chine..., comme une société complexe influencée par la créolisation. Celle-ci, qu'on la considère au niveau général de ces îles ou au niveau spécifique de chaque île ou archipel, ne peut pas être définie comme le résultat d'une simple accumulation d'héritages culturels divers, mais bien comme le produit d'un véritable processus entendu dans le sens d'associations et de transformations continues de divers substrats culturels. Les créations d'identités en référence aux origines ancestrales qui divisent la société réunionnaise, et la créolisation qui, dans le même temps, au-delà des pièges des typifications stéréotypées, développe l'interaction culturelle, favorisent l'émergence de la réunionnisation et le développement d'une identité réunionnaise complexe « à géométrie variable ».

La volonté exprimée par beaucoup de Réunionnais de sauvegarder ou d'enrichir l'héritage linguistique et culturel non européen provenant de Madagascar, de l'Inde, de la Chine ou d'ailleurs, n'a pas produit pour l'instant des groupes fermés. L'acculturation produit des traits communs dans les modes de pensée et les conduites des Réunionnais, et favorise le développement d'une culture créole. Dans le même temps, l'assimilation par la langue et la culture française impose une intégration toujours plus poussée à l'espace social, économique et culturel de l'hexagone français, notamment au moyen de modèles diffusés à grande échelle à travers toutes les structures sociales par les media de masse que sont la radiodiffusion, la télévision, la presse, la publicité.

Le Réunionnais n'est pas simplifiable en une catégorie qui le différencie totalement de l'autre et ne peut être caractérisé par son appartenance à un groupe unique, que certains nomment « ethnie ». De nos jours, en fonction de la manière dont il se définit ou dont les autres le définissent, eu égard à son statut social et économique, à sa maîtrise d'une ou plusieurs langues, et surtout en fonction de son héritage culturel propre, il choisit son style de vie et ses attitudes par rapport aux autres. Dans l'ici et maintenant, il agit en fonction de la situation dans laquelle il se trouve, en interprétant avec plus ou moins de bonheur l'un ou l'autre des « scripts » que lui offre sa société multiculturelle.

Après l'énoncé de ces évidences, je conclus en souhaitant aux lecteurs de cet ouvrage qui regroupe les actes du colloque, une lecture aussi passionnante que l'a été l'écoute des intervenants et des responsables des différents ateliers.